

Pour le bon Journal

L'ÉDUCATION PAR LE JOURNAL¹

Par l'abbé Arthur Robert

« L'opinion publique ne se fait plus
par la réflexion, elle se fait par les yeux. »

Lucien ROMIER



Q N a défini l'homme: *Une intelligence servie par des organes*. Définition, sans doute, qui laisse à désirer, et contre laquelle protestent à bon droit les vrais philosophes! Définition pourtant qui situe assez joliment l'homme à sa place et qui nous dit d'une bonne façon le rôle primordial de l'intelligence chez nous. Au vrai, cette précieuse faculté, l'intelligence, occupe la toute première place dans l'être humain. Et le corps, bien qu'il lui soit intimement, substantiellement uni, peut être appelé, sans trop forcer la note, son serviteur. En effet, nous sommes bien des intelligences servies par des organes. La direction donc à l'esprit, la gouverne donc à l'esprit. Dès lors, c'est bien du côté de l'intelligence que doivent tendre principalement tous nos efforts dans l'œuvre de notre formation.

Et pour ne pas tomber dans un intellectualisme exagéré, partant, condamnable, disons tout de suite que cette supériorité accordée à l'esprit, ne doit point exclure la volonté, puissance, ai-je besoin de le rappeler, éminemment nécessaire. Aussi bien, lorsque nous disons que *l'homme est une intelligence servie par des organes*, il semble que cela signifie que chez nous le physique doit être soumis au moral, que, somme toute, celui-ci doit être le maître de celui-là.

1. Travail lu à la *Journée Diocésaine de Québec* le jeudi, 10 octobre, 1929.

Subordination dont on a fait l'expérience nouvelle et cruelle à la dernière guerre. Et le grand maréchal Foch, qui s'y connaissait, de proclamer souvent que le moral compte avant tout. Puisqu'il en est ainsi, l'éducation de la volonté, l'éducation de l'esprit doit avoir le pas sur les exercices du corps qui ont spécialement pour but l'assouplissement des muscles et l'arrondissement des biceps. Non qu'il faille négliger du tout au tout la gymnastique corporelle. Je m'en garderai bien, car le *mens sana in corpore sano* reste toujours une vérité. Tout de même, la hiérarchie la plus élémentaire veut que le général d'armée soit continûment au-dessus des simples soldats; elle veut encore que pour remplir son devoir à bon escient, le chef, digne de ce nom, soit qualifié. *La primauté du spirituel*, on ne saurait assez le répéter. L'idée sur le piédestal, parce que, en réalité, c'est elle qui commande, c'est elle qui mène.

Oh! l'influence de l'idée, bonne ou mauvaise, il serait pour le moins étrange de la nier. Étoffe dont toute chose est faite, c'est dire qu'elle se trouve en tout, c'est dire que rien ne lui échappe. Le moindre incident de la vie quotidienne comme le plus grand événement mondial, ce sont des idées devenues réalités. On s'extasie, et avec raison, devant les découvertes modernes; la science sans cesse en progrès nous arrache des cris d'enthousiasme, et l'on se prend à penser à certains jours que, si les choses continuent, bientôt la nature, pourtant si revêche, ne pourra plus garder aucun de ses secrets. Tout cela, c'est le triomphe de l'idée; tout cela, c'est la conquête de l'idée.

Certes l'idée dans sa notion abstraite paraît être rien ou à peu près. Au vrai, qu'est-ce que peut donc faire cet éclair qui traverse mon esprit, qu'est-ce que peut donc faire cette entité toute spirituelle, tellement tenue, tellement légère que la moindre distraction chasse et anéantit. Qu'est-ce qu'elle peut faire? Vous n'avez qu'à

regarder autour de vous, vous n'avez qu'à contempler les hommes et les choses qui se meuvent sur notre planète, et vous aurez la réponse.

L'influence de l'idée, c'est le grand Alexandre qui, à trente ans, avait subjugué le monde connu; l'idée, ce sont les croisades qui tentent la délivrance des lieux saints; l'idée, c'est la libération des esclaves; l'idée, c'est la révolution française; l'idée, c'est le grand Napoléon qui fait trembler son siècle; l'idée, c'est la télégraphie sans fil, c'est le radio qui permet la prédication de l'*Évangile par-dessus les toits*; l'idée, c'est le cinéma avec sa puissance redoutable; l'idée, c'est encore... mais il faut m'arrêter, car je ne pourrais mettre un terme à mon énumération.

Ou plutôt, encore un peu et j'allais oublier de vous dire que l'idée est surtout et avant tout le journal. Mais oui, et qui oserait seulement en douter, son influence de plus en plus grandissante. C'est au journal qu'elle la doit par-dessus tout. Sans conteste, le journal est l'un des plus puissants, sinon le plus puissant propagateur de l'idée. C'est rappeler à nouveau tout le rôle éducateur du journal, de la presse.

Le journal, *moyen d'éducation*, tel est le sujet de ce court travail. Ce n'est point une démonstration que j'ai l'intention de faire, du moins une démonstration rigoureuse, apodictique, comme disent les professeurs de philosophie. Vraiment, le sujet dont il est présentement question, n'en a pas besoin. En effet, que la presse soit la grande éducatrice de notre temps, tous ceux qui ont des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, n'ont qu'à regarder et à écouter pour s'en convaincre. Et Dieu merci, vous êtes de ceux-là. Et donc, il suffira, tout au plus, de rapidement énoncer les raisons de toujours, et à vous bien connues, qui ne cessent d'établir la redoutable mission éducative du journal.

Un matin de l'année 1858, le bienheureux Don Bosco, discutait avec le cardinal Tosti, sur la meilleure façon d'élever la jeunesse. « Éminence, dit le grand éducateur, impossible de bien élever l'enfance, si l'on n'a pas sa confiance et son amour.

— Mais comment la gagner ? interrogeait le cardinal.

— En faisant l'impossible pour approcher les enfants de nous, en brisant tous les obstacles qui les tiennent à distance.

— Et comment faire pour les approcher de nous ?

— En nous approchant d'eux, Éminence; en essayant de nous plier à leurs goûts, de nous rendre semblables à eux. »

Ce dialogue nous donne le vrai pourquoi de l'influence éducative de la presse, du journal.

La *confiance* et l'*amour*, c'est, je dirais, le résumé de la méthode d'éducation de Don Bosco, lequel était un éducateur-né. Or le journal se conforme en tout point à la même méthode. C'est là le secret de son grand succès. En vérité, il s'ingénie à connaître les goûts, les tendances de ses lecteurs, il tâche par toute sorte de moyens de capter leur *confiance* et leur *amour*. Et les faits nous disent qu'il ne réussit pas trop mal ! Et comment se prend-il donc pour arriver à cette fin.

Et d'abord, comme tout vrai professeur, il tâche de se renseigner sur les questions dont il parle. Et ces questions, elles ne sont pas n'importe quoi ! Les problèmes d'antan qui n'intéressent plus notre monde actuel si féru de nouveau, il se garde bien d'en parler. Il vise avant tout à l'actualité. Sachant par expérience que, ce faisant, il est tout à fait au diapason des tendances de ses lecteurs. Et puis, ayant affaire à des gens ordinairement pressés, il se garde bien de les ennuyer par des longueurs qui fatiguent. Articles courts, vivants, piquants même, articles qui ont le mot juste, la remarque opportune, articles pour se faire lire et conquérir la confiance de tous.

Puis, même quand le sujet traité n'est pas connu à fond, — ce qui arrive parfois, — il a une manière incomparable d'en faire le tour, il le présente avec une autorité qui ne doute de rien, un ton pas déplaisant du tout. Bref, du coup, il amène son monde de son côté et finit par leur faire accepter ce qu'il dit.

Bon psychologue, le journal ménage et respecte les susceptibilités, il s'incline devant les opinions. Avec son procédé bon enfant il fait croire aisément que les idées qu'il propage sont bel et bien celles de ses lecteurs. Et son rôle, pauvre lui, consiste tout au plus à les répéter le moins mal possible... Et quand il se trompe, — ça se voit encore, — il abonde en excuses, prétextant toujours sa bonne foi et jurant fermement qu'à l'avenir il ne recommencera plus.

Alors que voulez-vous faire davantage pour vous mettre à la portée du public, pour mériter son estime, pour gagner son amitié ? Le public, il est un élève capricieux, je le veux bien, mais comme tous les élèves, il ne se donne et va tout naturellement à celui qui sait l'intéresser, à celui qui ne plane point au-dessus de ses aspirations et de ses désirs. Et dans le journal, il rencontre tout juste de quoi satisfaire ce besoin de connaître, cette soif de jouir, certes, qui ne sont pas un mal en eux-mêmes, pourtant très souvent exposés à chercher pâture en dehors du beau et du vrai.

La confiance de la part des élèves gagnée, leur amitié assurée, vous voyez tout de suite, combien reste relativement facile la tâche de l'éducateur, du professeur. Il est arrivé à cet envié résultat, sans rien brusquer, sans casser les vitres; il est arrivé à ce résultat, je dirai, en faisant presque la volonté de ses pupilles. En effet, le journal suit la méthode du grand Bacon. Oui, du grand Bacon. Vous le savez, ce philosophe, qui, disons-le en passant, a trop exagéré les mérites de l'expérience, des sciences expérimentales, a tout de même énoncé un aphorisme qu

est très vrai. *Pour se rendre maître de la nature*, dit-il, *il faut lui obéir: Naturae nonnisi parendo imperatur*. C'est, selon Bacon, la seule façon de lui arracher ses secrets. Pas n'est besoin de rappeler que l'obéissance ici ne s'entend point au sens trop rigoureux. Cependant, il reste vrai de dire que les découvertes expérimentales ne s'obtiennent que si elles sont précédées de recherches patientes, qui se plient aux caprices des phénomènes dont on désire avoir la connaissance causale, le véritable pourquoi, afin ensuite d'établir des lois générales, vraiment scientifiques, lesquelles pourront servir à la découverte de tous les autres faits semblables.

Comparaison boiteuse, vous me direz. Oui certes, comme toutes les comparaisons, d'ailleurs. Mais n'empêche que nous pouvons affirmer, *servatis servandis*, que ce n'est qu'en se pliant aux goûts de ses lecteurs, voire, à leurs caprices souvent, que le journal a chance de faire sa trouée et de réussir. Non pas qu'il ne doive jamais corriger ou encore travailler à faire disparaître ces défauts, puisqu'il est chargé de faire l'éducation de son monde. Oui, on ne peut le nier. Toutefois, cette correction exige nécessairement une manière de procéder qui laisse croire aux intéressés que leur feuille quotidienne n'est pas une sorte de despote qui veut les amener à sa manière de voir et de juger malgré eux.

* * *

Il est donc, le journal, un éducateur des plus recherchés, partant, des plus aimés. Mais il a bien d'autres qualités qui contribuent efficacement à en faire, je dirai, l'idole de ses élèves.

Il est encore le professeur le plus *aimable*, le plus *charmant* qu'on puisse trouver. Pour un professeur, l'amabilité est presque une vertu cardinale. On ne peut certainement pas dire que tous ceux qui s'occupent de la jeunesse la possèdent, cette précieuse qualité, natu-

rellement, j'entends... Mais consolons-nous, il paraît qu'on peut l'acquérir comme l'on acquiert les autres vertus. Aimable le journal, charmant le journal! Voilà qui fait en partie sa popularité. Les gens aimables, — il y en a encore, Dieu merci, — nous disent qu'ils s'ingénient à ne jamais blesser personne, à dire un peu comme tout le monde. Ils nous disent surtout que les gens qui nous coudoient n'aiment point être contredits trop ouvertement. Je le pense bien, tout le monde en est là... Mais voici ce qui fait la supériorité de l'amabilité, ce qui la rend si puissante, si convaincante, c'est le tact avec lequel elle procède. Oh! le tact, il n'est pas facile à définir, il se pratique plutôt qu'il ne s'apprend. Et pour risquer une définition, le tact consiste à ne pas *se mettre les pieds dans les plats*... Définition toute négative qui signifie, ce semble, qu'en toute circonstance il n'est pas besoin de tout dire, mais juste ce qu'il faut. Les gens aimables par nature, et surtout par vertu, savent tout cela.

Eh! bien, le journal est fort charmant, est fort gentil, parce qu'il a du tact. Aimant ses lecteurs, connaissant ce dont ils ont besoin, il se garde bien de leur faire de la peine, ou mieux, de leur être désagréable, un tant soit peu. Et s'il arrive, et ça doit arriver, parce qu'il est fait pour cela, qu'il ne pense pas comme eux, qu'il doive redresser certains de leurs jugements, oh! il le fait avec une délicatesse, avec une mesure, bref, avec un tact, que rien n'y paraît. Et ses abonnés, tellement contents de la gentillesse du procédé, s'imaginent bonnement que leur feuille aimée pense toujours comme eux...

Ajoutons qu'à part cela le journal est le professeur pas du tout exigeant. Et l'on s'explique encore une fois pourquoi il est tant aimé, il est si adoré. Cet éducateur, il demande bien peu à ses élèves. Sa manière, on dirait, c'est de se mettre tellement au niveau de sa classe, qu'il devient un peu le compère et le compagnon de tous.

Pédagogie qui n'est pas recommandée dans tous les manuels et qui paraît jurer à première vue. Quoi qu'il en soit, c'en est une aussi. Don Bosco, si je ne me trompe, et toute chose égale d'ailleurs, l'a employée au grand scandale de plusieurs, l'histoire le dit, avec un succès étonnant. Mais oui, le journal, il faut qu'il se montre d'une exigence fort limitée, autrement il s'expose à manquer son but.

Et voyez-le plutôt le pauvre journal. Entre les mains de tout le monde, mains crasseuses, mains calleuses, mains reluisantes et polies; mains distinguées et mains rudes; mains nobles et mains roturières. Mais qu'est-ce que cela peut bien lui faire lui... Et continuons. Le voici sur le guéridon doré du salon. Tantôt suspendu à la fenêtre, dans la cuisine, derrière la table à tout mettre. On le rencontre sur le banc du tramway, à la porte des magasins souvent tout transis de froid et trempé jusqu'aux os. Il se contente de la poche de quiconque, et dans des poches pas toujours nettes et pas toujours spacieuses... Chez lui, partout, il n'y a pas d'endroit où il préfère résider. Grand seigneur avec les millionnaires, quêteux avec les pauvres, savant avec les gens instruits, ignorant avec les moins cultivés, il est tout cela, et il veut être tout cela. Il pratique une indifférence vraiment recommandable à nous tous qui faisons profession de spiritualité. Le *perinde ac cadaver* de saint Ignace de Loyola est son fort... Et Dieu sait si ce *perinde* a fait beaucoup de bruit et beaucoup de bien aussi... à travers les siècles. Et il est loin d'avoir fini...

Assidu, c'est encore un des rares mérites du journal. Toujours à son poste, il ne s'absente jamais. Lui arrive-t-il de ne pas se présenter à votre porte un bon matin ou un bon soir, oh! soyez assurés qu'il a les meilleures raisons du monde pour ce faire. Ainsi, le journal, et sachons-en-lui infiniment gré, respecte la loi du dimanche, du moins chez nous. En plus, bon citoyen, il tient à se

reposer lors de quelques fêtes pendant l'année, comme le jour de la Saint-Jean-Baptiste par exemple. Rarissimes exceptions qui ne lui enlèvent pas son prix d'assiduité bien mérité.

Et, du reste, ces exceptions ne vous privent pas de sa chère présence. Installé chez vous depuis la veille au moins, il vous console facilement les jours où il n'est pas fraîchement paru. Donc, assiduité de toutes les heures. Il ne vous quitte jamais. Partout, il vous suit, partout il vous renseigne, partout il vous recrée. Et ce qu'il y a de beau, il sait partir quand c'est le temps. Lui, il n'est pas une visite qui ne part plus... Il faut avouer qu'il se trouve dans une situation spéciale. Car il dépend toujours de nous de le faire quitter et de le faire revenir. Il n'est donc pas rasoir le journal, il n'est donc pas tatlillon, il n'est donc pas embêtant... Autant d'épithètes que l'on entend quotidiennement à l'adresse de gens souvent réputés nos meilleurs amis et que l'on va même jusqu'à appeler les plus aimables du monde!

Puis cet ensemble de qualités donne au journal le ton le plus convaincant, le plus persuasif qui soit. Encore ici il n'a pas son pareil. En tête-à-tête perpétuel avec vous, il vous amène, toujours à penser et à juger comme lui. A première vue eussiez-vous une façon de concevoir un problème diamétralement opposée à la sienne, il finit, quoi que vous fassiez, par remporter le morceau. Et cela grâce à son assiduité, grâce à son amabilité, grâce à son peu d'exigence. Il ne vous dira rien si, mécontent, vous le décapitez et le jetez aux orties... Le pauvre, il y va comme on va aux noces! Sûr que ce mauvais traitement n'est que passager, et, d'ailleurs, mieux que n'importe qui, il sait qu'il faut souffrir pour le triomphe d'une idée, fausse ou vraie!

Vous l'avez deviné, cette force de persuasion du journal git dans sa manière de traiter les questions. Et ici

il se montre bien supérieur au livre, voire, à la revue. Livre et revue, sans doute il ne faut point nier leur énorme influence. Mais le journal l'emporte, sans conteste, par son assiduité quotidienne qui lui permet de saisir sur le vif ce qu'au juste réclament ses lecteurs, de faire appel à tous les sens en éveil, de s'emparer du fait divers, de le commenter, d'en tirer des leçons. Avec Lucien Romier, il ne cesse de nous chanter sur tous les tons que, de notre temps, surtout, « l'opinion publique ne se fait plus par la réflexion; elle se fait par les yeux ». Cette puissance de persuasion lui vient encore de ce que le journal ne casse ordinairement pas les vitres. Il ne procède point par coup de massue. Il recourt à la petite dose sagement et continûment administrée. Il endort, pour ainsi dire, son homme, comme l'animal de la fable, non pour sucer son sang, mais bien pour lui infuser goutte à goutte sa doctrine et l'amener, sans qu'il s'en aperçoive, à marcher exactement dans les mêmes sentiers.

En voilà suffisamment, je crois, pour ancrer encore davantage si possible, en nos esprits, cette conviction que le journal doit être mis au nombre des plus grandes puissances du monde. Ce n'est pas assez dire, il est plutôt la première puissance du monde, car toutes les autres lui sont en quelque sorte tributaires, puisqu'il peut toutes les anéantir comme il peut aussi toutes les maintenir.

Je le répète, il est le propagateur incomparable de l'idée. Et quand on songe que l'idée de sa nature porte à l'acte qui lui correspond! Dès lors, on voit quelle incomparable machine de guerre est la presse. Oui, terrible machine de guerre, et pour le mal et pour le bien. Vérité de La Palice à force d'être répétée. Mais, mon Dieu, répétition toujours justifiée, répétition qui finit peut-être par être ennuyeuse. Qu'importe! il y a tant de motifs qui nous forcent d'y revenir!

Et pour résumer ce qui précède, je cite une page du R. P. Sertillanges qui montre quelle lumière, quelle source

de vie, quel facteur de progrès, en un mot, quel éducateur est le journal qui remplit sa mission.

« L'immense bienfait que pourrait être la presse, dit l'éminent religieux, si elle se maintenait dans ses limites, ce serait la communication des esprits, établie sur des bases absolument admirables; ce serait la circulation de la vérité par des voies rapides, faciles, à la portée de tous.

« Le journal n'est pas comme le livre qui attend, comme le livre qui est cher, comme le livre qui est encombrant et inerte. Le journal a des pieds; le journal a des ailes; il va trouver les gens chez eux, les met en rapport malgré eux, les renseigne sur tout et sur tous. Il est l'ami de la maison, venu de loin et marchant vite, l'esprit chargé de souvenirs et de pensées, et pour peu que ces pensées fussent bonnes et ces souvenirs exacts, le journal serait une véritable et admirable école. Ce serait l'école à cinq sous par jour où l'on pourrait apprendre ce qui se passe dans tous les mondes: j'entends le monde des esprits aussi bien que le monde physique.

« Il n'y a pas de distances pour la presse. Elle a couvert le globe comme d'un filet aux mailles serrées où l'événement se trouve pris au moment où il vient d'éclorre. Il n'est aucun domaine de l'activité des hommes qui échappe à son regard, depuis l'Académie ou la Sorbonne jusqu'à la rue ou la maisonnette du village. C'est la photographie de la vie humaine renouvelée chaque jour et où se peignent toutes les nuances de pensées, de sentiments, de joies ou de terreurs qui l'affectent.

« Et ce serait un stimulant admirable d'activité, une source de vie inépuisable, un facteur de progrès comme jamais l'humanité n'en posséda, si la presse comprenait et acceptait toujours la responsabilité de sa puissance; si elle ne déviait pas elle-même toute la première des chemins où il faudrait ramener ce pays, et si, à côté des

services très réels qu'elle nous rend, on ne la voyait point se livrer à des excès tels, qu'on se demande parfois — c'est une tentation — s'il ne faut pas souhaiter de voir balayer toutes ces feuilles, comme on balaie, aux jours d'automne, les feuilles d'arbres qui ornaient si bien les derniers beaux jours, semblables, au bout du pétiole tremblant, à des lames d'or fragile; mais qui gisent maintenant souillées de poussière, et engendrent la corruption. »

*
* *

Si le journal est un excellent éducateur, à plus forte raison, le journal catholique mérite ce beau titre. En réalité, la véritable éducation, celle qui oriente l'esprit et le cœur vers les hauteurs, ne saurait se faire en marge des enseignements de l'Évangile, des enseignements de l'Église. Et donc, ce sont les feuilles intégralement catholiques qui sort les véritables éducatrices des peuples.

Elle est belle, et même chez nous, l'histoire du journalisme catholique. Vous la connaissez, nous la connaissons. Aussi bien, il n'entre pas dans le cadre de ce travail, déjà trop long, d'énumérer les durables et brillantes victoires qu'il a remportées en différents domaines.

Seulement, je me contenterai de dire avec bien d'autres qu'il a, le journal catholique, sa place de plus en plus marquée dans notre société contemporaine, si menacée par ce néo-paganisme qui pénètre partout. Il maintient, le journal catholique, le *primat du spirituel*. Et dans notre siècle de machinisme à outrance, machinisme qui, à trop d'endroits, s'inspire du matérialisme historique de Karl Marx, il faut revenir sans cesse à cette vérité primordiale, fondamentale, à savoir que la matière toute seule est un trompe-l'œil, qu'elle est incapable de faire œuvre solide sans un esprit qui l'anime: *mens agitat molem*.

Et il n'y a pas bien longtemps, ce principe que j'appellerai premier, ce principe que ne cesse de revendiquer

la philosophie chrétienne, la vraie, a été remis en honneur par une des gloires de la philosophie contemporaine, par quelqu'un qui, il est vrai, ne partage pas nos croyances, mais qui, cependant, par ses études et ses observations, s'est rendu compte du peu de solidité d'un ordre social charpenté sur des bases purement matérielles. J'ai nommé Henri Bergson. Voici ce qu'il disait à Oslo dans un discours lors de la remise du prix Nobel :

« L'expérience a montré de plus en plus que d'un développement de l'outillage social ne saurait sortir automatiquement un perfectionnement des hommes vivant en société, et même qu'un accroissement des moyens matériels dont l'humanité dispose peut présenter des dangers, s'il n'est pas accompagné d'un effort spirituel correspondant.

« Les machines que nous construisons sont des organes artificiels qui viennent s'ajouter à nos organes naturels, les prolonger et agrandir ainsi le corps de l'humanité. Pour continuer à remplir ce corps tout entier et pour en régler encore les mouvements, il faudrait que l'âme se dilatât à son tour; sinon l'équilibre sera menacé et l'on verra surgir des difficultés graves, des problèmes politiques et sociaux qui ne feront que traduire la disproportion entre l'âme de l'humanité, restée à peu près ce qu'elle était, et son corps énormément agrandi. »

C'est splendidement poser le rôle du journal catholique, de la presse qui suit en tout les directives de l'Église. Maintenir la proportion entre le corps et l'âme de l'humanité, éviter que le corps de celle-ci ne s'agrandisse au détriment de l'esprit, du moral, du spirituel. N'est-ce pas ce manque d'équilibre, manifeste un peu partout aujourd'hui, disproportion qui est un mal terrible, qui cause le renversement des valeurs.

Défenseur, champion de l'ordre social, beaux titres que méritent justement les journalistes catholiques. Et

leur rôle, le Pape Pie XI, Pontife et Roi, glorieusement régnant, l'a magnifiquement dit tout récemment, en juin dernier, lors du congrès d'études des journalistes catholiques italiens. A cette occasion, le Saint-Père a appelé les journalistes catholiques les « missionnaires de l'intérieur ». Et quand on sait ce que le Pape actuel pense des missionnaires, quels qu'ils soient, on peut déclarer que le compliment est plus que flatteur. Mais comme Pie XI ne parle jamais pour rien, en donnant aux journalistes un si beau nom, il a voulu en même temps leur rappeler d'une façon délicate et précise leur fonction. Mais oui, missionnaires, propagateurs, prédicateurs de la vérité! Propager, prêcher la vérité, peut-on désirer mission plus belle, plus féconde? Et dans son discours, nous trouvons cette phrase bien de nature à encourager ces bons ouvriers de la plume: « Votre presse qui est notre presse, nos très chers Fils. » Mot qui est toute une récompense, qui est tout un programme aussi.

La presse catholique, la presse du Pape, la voix du Pape! Puisqu'elle est ainsi, comment maintenant tous les enfants de l'Église, partant, aveuglément soumis à l'autorité de son Chef légitime, n'encourageraient-ils pas cette presse qui est aussi la leur? Poser la question, c'est la résoudre, et dans l'affirmative bien entendu!

Belle tant que l'on voudra, sublime même, n'empêche pourtant que la mission du journal catholique est difficile, délicate. Ceux qui s'y dévouent, constatent quotidiennement avec le vieux Lafontaine, qu'il est de plus en plus difficile « de contenter tout le monde et son père ». Aussi bien devons-nous être pour eux d'une indulgence, sans faiblesse, sans doute, mais d'une indulgence marquée au coin de la plus authentique charité. Et vous savez quels devoirs elle impose cette charité. Inutile d'insister.

Et sans vouloir donner de conseils aux journalistes catholiques, je ne suis pas qualifié pour cela, tout de

même, en guise de conclusion de ce travail, je leur adresse cette phrase que j'ai trouvée au hasard de mes lectures durant les dernières vacances :

« Ayons, si nous le pouvons, une plume bien trempée... plongeons-la dans notre meilleure encre... mêlons-y, si nous en avons, un peu de sel... joignons-y, s'il le faut, un tout petit peu de vinaigre... mais jamais une goutte de fiel!... »



LA PRESSE INDÉPENDANTE¹

Par Omer Héroux



NOUS partons d'une série de faits.

Le premier c'est que, dans les conditions actuelles de la vie et dans tout l'univers dit civilisé, le journal et la cité sont intimement liés.

Le journal, dans la cité, tient un rôle énorme. Il est la seule lecture de la quasi-totalité des citoyens, la voie maîtresse par où leur arrivent faits, suggestions, idées et rumeurs, tous principes de jugement et d'action.

Ce fait initial, il n'est pas en notre pouvoir de le supprimer. Il ne nous reste donc qu'à essayer d'en tirer le meilleur ou le moins mauvais parti possible.

Mais, ici, nous nous heurtons tout de suite au fait no 2, gros de conséquences abondantes et lointaines: c'est que, matériellement parlant, — et cela compte pour beaucoup de gens, — le journal n'a d'intérêt à être ni très vertueux ni très intelligent. On peut au contraire poser presque en axiome que le succès pécuniaire d'une gazette est en raison inverse de sa valeur intellectuelle et morale.

L'affirmation vous surprend? Elle vous paraît extrême, excessive?

Regardez autour de vous. Rappelez vos souvenirs de voyage ou de lecture. Vous constaterez qu'en tout pays, en Europe et aux États-Unis comme chez nous, le journal qui réussit le mieux — j'entends du point de vue financier — est le moins chargé d'idées, d'informations vraiment importantes, celui qui donne la plus large place à ce qu'on appelle le fait-divers, la nouvelle qui reste en réalité petite, quelque importance graphique qu'on veuille lui donner, quelque tapage qu'on fasse alentour.

1. Travail présenté à la *Semaine sociale de Chicoutimi*, le 30 août 1929, sous le titre *Le journal et la Cité*.

De ce succès, l'explication est fort simple.

Le journal, au fond, c'est une conversation, et le lecteur y cherche, avec l'aliment de sa propre curiosité, l'occasion d'entendre, pour ainsi dire, parler des choses qui l'intéressent.

Or, sur quoi porte la conversation de la plupart des gens, qu'est-ce qui les intéresse, sinon le fait-divers ?

Le journal, jadis, fut chez nous la conversation du prêtre, du médecin, du notaire, de l'homme d'affaires, des chefs de la paroisse. Son tirage était limité.

Le jour où un industriel s'avisa qu'il y a d'autres conversations que celles-là, qu'il y a celles des voisins qui jasant d'un perron à l'autre, des bonnes gens qui potinent au magasin et à la gare, et que ces conversations roulent sur la matière du fait-divers, sur le dernier accident et le dernier crime, et décida de faire pour cette vaste clientèle un journal nouveau, il fut assuré d'un gros tirage.

Or le gros tirage c'est, avec d'énormes possibilités d'influence, l'abondante annonce, les grosses ressources financières, le moyen des grands perfectionnements techniques, sources eux-mêmes de nouveaux progrès.

Et notez, en passant, que s'il est un domaine où s'applique avec une particulière vérité le vieil axiome commercial: le débit fait le profit, c'est bien celui du journalisme.

Qu'une feuille quotidienne tire dix mille, cinquante mille, ou cent mille exemplaires, les frais de composition et de rédaction peuvent ne guère différer. Et, de toute façon — aucun spécialiste ne me démentira là-dessus — il en coûte proportionnellement beaucoup moins cher de faire un journal à gros qu'à petit tirage.

Ajoutez — l'expérience le démontre chez nous comme ailleurs — que le fait-divers qui a le plus de chances de gonfler le tirage, c'est le drame passionnel ou le meurtre. Une affaire tristement fameuse a jadis fait sauter de vingt-cinq mille en un mois le tirage d'un journal mont-

réalais, certain numéro de cette série a fait prime, un soir, à Hull, s'y est vendu vingt-cinq sous. On peut être sûr que les plus magnifiques articles, et les plus utiles, n'atteindront jamais pareil résultat.

Par contre, plus le ton du journal est élevé, plus grave, plus sérieux, le thème de ses articles, moindre sera son tirage.

Et pour la même et essentielle raison: de combien de personnes les thèmes de ce genre font-ils l'habituel sujet de conversation? Combien ont le souci des questions d'intérêt général, des discussions de principes, des choses qui dépassent leurs préoccupations immédiates?

Or, du point de vue annonces — vous verrez pourquoi j'insiste tant sur ces questions d'ordre matériel — du point de vue, par conséquent, de l'une des principales ressources de l'éditeur, le moindre tirage, déjà lamentable pour la caisse du journal, est une catastrophe. Cela est d'autant plus grave que les annonceurs tendent naturellement à n'utiliser que le moins de journaux possible, et que cette tendance se complique dans notre pays du fait qu'il leur faut mener une double publicité, et donc partager entre les feuilles anglaises et françaises leur budget normal.

Ajoutez que, plus le journal répondra à l'idéal qui est sûrement celui des semainiers, plus aussi (outre les obstacles que nous venons d'indiquer), il sera gêné dans la recherche ou l'acceptation de l'annonce.

La constatation est aussi facile qu'intéressante: ouvrez tel grand journal anglais, de direction protestante, vous y trouverez toute une série d'annonces (églises protestantes, sociétés hétérodoxes) qu'aucun journal français dirigé par des catholiques, si peu scrupuleux soient-ils, ne voudra publier; ouvrez tel journal français, du type jaune, vous y trouverez toute une série d'annonces que ne publie point, que ne peut pas publier le journal qui vous plairait — et qu'il ne pourrait publier sans vous déplaire.

Or, ces annonces sont à la fois les plus payantes et les plus faciles à obtenir.

Ainsi le caractère moral du journal qui veut être digne de votre estime est ici pour lui, — comme ailleurs sa bonne tenue intellectuelle, — un obstacle et une cause d'insuccès matériel.

Mais ce n'est pas le seul cas. Car ce caractère moral lui interdit, en effet, d'être la chose d'un parti et par là de bénéficier des forces de propagande et de diffusion que représente toute organisation de parti, — tout autant que des profits que le parti peut directement ou indirectement lui apporter.

Il lui interdit d'être la chose d'un financier ou d'un clan de financiers quelconques, et donc de profiter des faveurs multiples dont ceux-ci peuvent disposer.

Il le contraint à froisser beaucoup de gens, à ne servir aucun intérêt privé, à ne toucher aucun argent douteux.

Un tel journal ne peut donc compter que sur ceux qui ont un sentiment très vif de l'intérêt général, qui le mettent au-dessus même de leurs susceptibilités personnelles et de celles de leurs amis ou de leur clan.

Or l'intérêt privé est une chose qui se sent et se perçoit facilement, qui pousse aux actes immédiats; l'intérêt général frappe beaucoup moins, encore qu'il finisse toujours par retentir sur la vie des particuliers, il n'émeut qu'un beaucoup plus petit nombre de gens.

Vous le voyez: par les conditions mêmes de sa vie, un journal qui veut traiter de questions sérieuses, servir d'abord les intérêts religieux et nationaux, rester libre des partis et des groupes financiers, libre même des passions de ses lecteurs, est condamné, quelle que soit la bonne volonté de ceux qui le font ou l'administrent, à une relative infériorité financière.

Car, et trop de gens paraissent l'ignorer ou l'oublier, ce journal, ainsi limité dans ses moyens de diffusion, dans

le recrutement de sa publicité, dans le choix de ses amis et propagandistes, n'est tout de même exempt d'aucune des charges qui pèsent, d'une façon générale, sur la presse: il lui faut, comme les autres, payer son papier et son encre, ses typographes et ses pressiers, ses rédacteurs même et son personnel administratif.

De cette situation découlent deux autres faits au moins: l'infériorité, comparée à ce qu'elle pourrait être, de notre presse, infériorité qui nuit à son influence immédiate et paralyse son progrès; une crise de personnel, périlleuse pour le présent et singulièrement inquiétante pour l'avenir. (Les deux faits sont d'ailleurs intimement liés.)

Essayons de voir les choses telles qu'elles sont, en effet. Êtes-vous satisfaits de la presse que nous avons? Je ne parle point — entendez-le bien — de la presse dont vous seriez probablement enclins à faire le procès; je parle de cette presse à laquelle vous avez la bienveillance d'adresser parfois des compliments. En êtes-vous satisfaits?

Je ne le crois pas; je suis sûr, en tout cas, que la plupart de ceux qui s'y intéressent et la font ne le sont pas.

Nous sommes partie de la grande communauté catholique, notre pays joue dans le monde un rôle qui va croissant, il peut être atteint par les plus lointaines querelles. — Quel est le journal, — nous parlons de ceux que ces problèmes intéressent, qui songent à autre chose qu'à leur caisse — quel est le journal qui donne au mouvement catholique, à la politique internationale, la place qu'il voudrait?

Nous sommes voisins d'un peuple de plus de cent millions d'habitants, dont la vie pèse sur celle du monde entier et affecte profondément, dans tous les ordres: moral, intellectuel, matériel, notre existence propre. Quel est le journal chez nous qui parle avec quelque détail, et avec compétence, des choses américaines?

Nous habitons un pays immense et composite, nous avons un intérêt premier à savoir ce qui se passe dans les autres provinces, à connaître leurs luttes politiques, leurs entreprises économiques, le mouvement général des idées chez elles, la situation particulière qu'on y fait aux catholiques. Quel est le journal qui peut nous renseigner là-dessus avec quelque abondance? Ceux mêmes qui font dans ce sens le plus grand effort vous diront que le résultat est lamentablement au-dessous de ce qu'ils voudraient.

Et dans notre province même, que savons-nous vraiment de ses transformations rapides et des problèmes qu'elles font surgir? Combien de questions qui devraient être débattues à fond, combien d'enquêtes qui devraient être faites et ne le sont pas?

Car, tous les problèmes se posent chez nous — problèmes de la campagne et problèmes de la ville; problèmes d'hygiène et de morale; problèmes spéciaux aux pays mixtes; problèmes des pays en majorité protestants sur lesquels passe le vent de toutes les erreurs. (Nous avons d'ailleurs le triste avantage de pouvoir moralement et intellectuellement nous empoisonner en deux langues.)

De trop de ces choses fort importantes les feuilles même les mieux intentionnées ne disent, encore une fois, rien ou à peu près.

Pourquoi?

Simple question de personnel et de capital; question de personnel qui est la plupart du temps une question de capital.

Les journalistes sont trop peu nombreux, ils sont pris par trop de besognes pour avoir d'autre liberté que celle de courir au plus pressé. Ils ont le nez sur la meule, ils n'ont presque pas le temps de songer à des choses nouvelles, de susciter des collaborations, de nouer, ici et à l'étranger, des relations qui pourraient être fructueuses,

ils ont encore moins celui de creuser à leur goût un sujet et de le traiter avec quelque ampleur.

Car il faut toujours essayer de voir les choses telles qu'elles sont. Un journal, du point de vue de la propagande, de l'action directe, qu'est-ce, sinon deux, trois ou quatre hommes? Il y faut beaucoup plus de monde, car les nouvelles, les services du sport, de la finance, tant d'autres, exigent un personnel considérable. Mais nous ne parlons ici que propagande, diffusion d'idées. Or ces deux, trois ou quatre hommes sont d'abord des êtres de chair et d'os, dont une partie du temps est absorbée par les plus évidentes nécessités matérielles: le manger, le boire, le dormir. Ce sont ensuite des êtres sociaux, familiaux, à qui les conditions de la vie en société prennent une autre partie de leur temps. Et, comme journalistes, ce sont encore des hommes qui doivent, avant même d'aborder tel ou tel sujet spécial, faire une lecture énorme, fastidieuse, parcourir une masse de journaux qui ne leur sont d'aucune utilité immédiate la plupart du temps, mais qu'il leur faut avoir lus, ne serait-ce que pour être bien sûr qu'il n'y a rien dedans.

Ce sont des hommes qui, parce que leurs journaux ne sont pas assez riches pour se payer des spécialistes, pour se procurer le personnel qui conviendrait, doivent essayer de se tenir un peu au courant des questions les plus disparates, s'acquitter aussi d'une quantité de besognes de routine, qui mangent encore du temps.

Ce sont des hommes qui doivent entretenir une correspondance forcément abondante, — remercier des compliments qu'on leur fait (ce qui, entre nous, ne prend pas beaucoup de temps), fournir des explications aux amis, riposter à des reproches, à des observations parfois plus que saugrenues. J'en sais un qui dût passer un après-midi à dicter des réponses à six ou sept braves gens qui s'étaient entendus — oh! c'étaient des amis dévoués — pour lui adresser les mêmes remontrances, que rien ne

justifiait au fond, mais auxquelles il fallait répondre, sous peine de les froisser tous, et répondre par un exposé de la facture du journal et des nécessités qui en découlent.

Ce sont des hommes aussi qui reçoivent de la visite, parfois fort intéressante et utile, parfois aussi très encombrante et ennuyeuse, et qu'il faut tout de même souffrir.

Jugez après cela de ce qu'il leur reste de temps pour penser, écrire, corriger leurs épreuves.

Le résultat, vous l'avez trop souvent sous les yeux. Comme le journal exige, à heure fixe, sa prose quotidienne, qu'il faut quand même livrer l'article, le journaliste va au plus court. Il saute sur le sujet qui demande le moins d'effort, d'où il peut—rapidement—tirer quelques pages. L'autre est abandonné ou passe d'actualité, après avoir tout de même pris, en recherches et en réflexions, un peu de temps à l'auteur.

Beaucoup se disent parfois: Mais pourquoi mon journal ne parle-t-il pas de telle chose? Et certains supposent gentiment à cela les plus désagréables motifs. Quarante-vingt-dix-neuf fois sur cent, l'explication tient en trois mots: manque de temps.

On entend bien aussi que, pour traiter publiquement un sujet, il ne suffit pas d'en avoir une vague idée. Il faut essayer d'en savoir le court et le long, d'en connaître les aspects divers, de prévoir les objections que soulèvera telle assertion, d'avoir sous la main ce qu'il faut pour y répondre. Ceci est parfois plus compliqué que de formuler un avis en petit comité. Et, quand on n'a pas eu le temps de se ferrer sur tel ou tel thème, eh! bien, on doit le laisser de côté.

Le lecteur peut le regretter, et l'auteur plus encore. Mais qu'y faire?

Les conditions financières qui sont forcément, à moins de puissants concours extérieurs, celles de la presse dont nous parlons, n'ont pas simplement pour effet d'épuiser le personnel actuel, de l'empêcher de donner les résultats

dont il serait capable; elles en paralysent le recrutement.

Les meilleurs sujets, inquiets de l'avenir, soucieux de leurs responsabilités familiales, quittent avec regret et découragement une carrière où ils ne voient pas le moyen de vivre. D'autres, qui auraient de la valeur et le goût du journalisme, n'osent pas s'y risquer.

Faites l'expérience, entrez dans une salle de rédaction: combien y trouverez-vous de têtes blanches? Une, deux, trois peut-être: celles d'enthousiastes, de fanatiques ou de gens qui voudraient bien, mais ne peuvent plus faire autre chose.

Or ceci est d'une extrême importance. Dans une feuille à nouvelles, on peut se contenter d'un personnel jeune, qui se met rapidement au courant de sa besogne et dont l'endurance physique est précieuse; mais dans un journal qui prétend diriger l'opinion, l'expérience est un facteur d'un autre poids.

Comment donner un avis motivé si l'on n'a pas eu le temps d'étudier, de prendre contact avec les gens; si l'on ne connaît, non seulement l'histoire générale, mais cette histoire d'hier où plongent les faits et les débats d'aujourd'hui et qui n'est pas encore écrite?

Ce n'est pas le présent seulement, c'est l'avenir qui est ainsi menacé. Pour être moins frappant que le premier — du moins pour le grand public — ce deuxième fait est aussi certain et peut-être plus grave.

Et l'on est contraint de se demander: Qu'advient-il, intellectuellement, de tel ou tel journal quand disparaîtront les hommes qui en font aujourd'hui la force? Ce n'est pas, notez-le bien, que manquent les jeunes gens de talent ou de bonne volonté: c'est que la profession est incapable de les attirer ou de les retenir.

Le fait, du reste, n'est pas nouveau: combien des hommes qui ont chez nous honoré le journalisme ont pu réaliser leur rêve et tenir la plume jusqu'au bout?

Que faire alors?

Nous avons le droit, j'imagine, de croire qu'un auditoire comme celui-ci est fixé sur l'essentiel, qu'il a entendu la parole des Papes et de nos évêques, qu'il ne s'imagine point qu'elle est une simple fantaisie verbale, sans attache avec le réel; nous avons le droit de croire qu'il a su lire les leçons de l'expérience et qu'il sait ce qui se passe sous ses yeux.

Nous avons le droit aussi de croire, j'imagine encore, qu'il n'ignore point que, directe ou indirecte, l'influence de la presse est proprement énorme: que personne, pour ainsi dire, n'échappe totalement à l'emprise de son journal; que, s'il n'en accepte point les jugements, ses propres opinions sont bien souvent, à son insu, façonnées par les renseignements que lui apporte ce journal, par la façon dont il les lui présente, par les silences mêmes que ce familier de tous les jours pratique par calcul ou par instinct et naturelle tendance. Vous rencontrez, en effet, quotidiennement des gens qui sont de notre race et qui paraissent totalement étrangers aux problèmes qui intéressent le plus vivement notre avenir. Pourquoi? Parce qu'ils ne lisent que des journaux anglais ou des feuilles françaises qui ne donnent à ces problèmes que la plus minime importance. (Et si les journaux ne les renseignent pas sur ces choses, où voulez-vous, pris qu'ils sont par la besogne quotidienne, qu'ils puissent s'informer?)

Nous avons le droit de croire qu'il n'ignore pas, cet auditoire, qu'il n'est point de journal sans importance; que le plus dangereux, en beaucoup de circonstances, n'est pas celui qui attaque directement — ce qui ferait se révolter notre honnêteté naturelle, mais bien celui qui distrait par des bagatelles l'esprit public, l'hypnotise, pour ainsi dire, l'empêche de penser à quoi que ce soit de sérieux, fausse chez lui l'échelle des valeurs, quand il ne souille pas les imaginations par des visions de sang et de boue. C'est à moi-même qu'en pleine crise de jau-

nisme, à l'automne de 1904, un écrivain protestant français qui connaît bien le Canada, disait: « Si j'étais Canadien français et catholique, je préférerais une presse nettement anticléricale à celle que vous avez. Car dans l'état actuel de vos mœurs, une presse anticléricale serait balayée par la révolte de l'opinion publique, tandis que votre presse dissout, sans que vous paraissiez vous en douter, les forces vives de votre peuple. Vienne une grande crise qui affecte les intérêts religieux ou nationaux de votre groupe, vous constaterez que celui-ci est inerte, incapable de réaction. Vous vous demanderez peut-être pourquoi. Je vous le dis tout de suite: ce sera l'effet de votre presse. » Six mois plus tard, un meurtre commis dans le haut Saint-Maurice noyait sous une sanglante publicité le drame parlementaire où devait se fixer, pour des siècles à venir peut-être, le sort de l'école catholique et de la langue française dans les provinces de la Saskatchewan et de l'Alberta. La foule ne s'émut point de ce tragique débat: comment l'aurait-elle pu faire, alors que toute son attention était absorbée par l'affaire Sclater ?

Et j'entends bien aussi qu'un pareil auditoire n'ignore pas davantage l'inquiétant phénomène qui s'accuse chez nous et dans le monde entier: la pénétration de la presse par les grands intérêts financiers.

Cela, pour bien des raisons, était inévitable.

La première, c'est que les journaux deviennent, du point de vue matériel, des entreprises de plus en plus considérables, qui exigent d'énormes mises de fonds. La deuxième, c'est qu'en certains cas, ces mises de fonds peuvent être très rémunératrices. (Si la plupart des journaux à bons principes tirent chez nous le diable par la queue, telle feuille, bâtie sur l'exploitation de la badauderie populaire et des curiosités plus ou moins saines, fait chaque année plus d'un demi-million de bénéfices nets.) La troisième raison enfin, c'est que le journal peut être, aux mains des financiers, une arme puissante, payante et

partant extrêmement désirable. Car il est, tout au moins il peut être, le moyen de créer des courants favorables à telle ou telle manœuvre financière ou tarifaire, d'exercer sur les administrateurs de la chose publique, sur les chefs de parti, sur les directeurs de l'opinion de fortes et dangereuses pressions.

Aussi bien, très vivement et partout, s'inquiète-t-on de cette croissante influence des financiers sur la presse. Car ceux-ci — parmi lesquels il y a du reste de fort braves gens — ne savent pas toujours sacrifier à l'intérêt public leur intérêt propre et immédiat. Et combien de fois, du reste, celui-ci ne leur masque-t-il pas celui-là ?

S'il est un groupe pour lequel cette influence recèle d'inquiétantes possibilités, n'est-ce pas le nôtre, puisque nous vivons dans un pays où la grande finance est aux mains de gens qui ne sont pas de notre sang et ne partagent pas nos croyances ?

On n'a jamais sérieusement contesté que, pendant un certain temps, une feuille très répandue de ce pays, qui s'affirmait catholique et française, ait été, sans que ses lecteurs le sachent, dans la dépendance de financiers anglo-protestants. Ce qui s'est vu peut se revoir. Et ce qui est plus à redouter encore, parce que plus vraisemblable et probable, c'est qu'à un moment donné, une influence financière étrangère s'exerce indirectement sur certains journaux, à cause des relations d'affaires qui existeront entre leurs propriétaires et la grande finance anglo-protestante.

C'est donc pour nous, et pour combien de motifs divers ? une mesure d'élémentaire, mais d'extrême et nécessaire prudence, que de maintenir ou de constituer dans la presse un certain nombre de bastions franco-catholiques, assez puissants pour n'être réduits par aucune combinaison hostile, et d'où pourra toujours librement s'élever une voix protectrice de nos intérêts religieux, économiques

et nationaux. Si nous ne le faisons pas, nous sommes exposés à être noyés, dans une période de crise, sous le flot de la propagande hostile ou, ce qui est parfois plus dangereux, du silence organisé.

J'entends bien qu'il faut, autant que possible, être assuré du lendemain et que personne ne serait très pressé de faire des sacrifices pour une œuvre qui pourrait se tourner demain contre son objet premier. Mais ce danger de volte-face, il y a moyen d'y parer. Je puis, d'expérience personnelle, vous dire comment on s'y est pris dans tel journal que vous me permettrez de ne pas nommer. Un bloc d'actions, qui comporte la maîtrise absolue du journal, a été confié au directeur, qui se trouve de la sorte au dessus de toute pression possible de la part du reste des actionnaires. Il est prévu, et tout cela a été établi sur des pièces soigneusement étudiées par des juristes et des hommes d'affaires — il est prévu qu'en cas de disparition du directeur, ce bloc d'actions passera entre les mains de fidéicommissaires dès maintenant désignés et dont le recrutement futur est aussi prévu. En plus, les détenteurs de la quasi-totalité des actions ordinaires ont d'avance renoncé à tirer de leur mise de fonds tout bénéfice quelconque, en ont confié l'administration à des fidéicommissaires pour parer au hasard des successions et décrété que jamais, sous une forme quelconque, cet argent ne devra revenir ni à eux, ni à leurs héritiers. Si, par malheur, l'œuvre pour laquelle il a été spécialement souscrit allait disparaître, l'actif net devra être attribué à une autre œuvre de presse et, à défaut de celle-ci, à une œuvre d'un autre type, mais toujours catholique. (Car, pour la clarté des intentions et sur le conseil des hommes de loi, le caractère catholique de l'entreprise a été affirmé et réaffirmé dans toutes les pièces légales qui s'y rattachent.) D'autres ont pu employer des procédés aussi sûrs; je ne vous cite celui-ci que parce

que je le connais mieux et pour démontrer qu'il est possible de prendre de larges précautions contre les aléa de l'avenir.

Mais, ces précautions prises, et si l'on est convaincu à la fois de l'inéluctabilité du journal, de la nécessité d'une presse de type supérieur, des difficultés que lui impose ce caractère, ne s'ensuit-il pas que l'on doit apporter à cette presse tous les concours possibles ?

Le faire, ce sera, tout simplement, prendre une police d'assurance contre les maladies sociales; ce sera, tout simplement, au profit des œuvres et des causes qui vous sont chères et que le journal sert quotidiennement, créer un budget de publicité, comme le font pour leurs affaires tous les grands chefs d'entreprise, et montrer une aussi exacte intelligence des réalités contemporaines que tous les maîtres propagandistes qui mènent aujourd'hui l'opinion publique.

Ce sera probablement aussi — qu'on nous permette l'observation en passant — le plus sûr moyen d'améliorer, dans la mesure où c'est possible, les journaux jaunes et les journaux de parti.

Les hommes d'un certain âge peuvent témoigner d'un double phénomène: les journaux jaunes le sont moins qu'il y a vingt-cinq ans; les journaux de parti donnent plus de place qu'ils ne le faisaient alors à des questions d'intérêt général, qui ne relèvent pas directement des feuilles de parti. Croit-on que ce double phénomène soit étranger à l'existence et au progrès d'une presse différente, à la croissance de l'état d'esprit qu'elle a fait naître ou fortifié ?

Cette presse de parti, cette presse de pure information, sont obligées de tenir compte de l'atmosphère générale, de la température morale, pourrait-on dire, du pays. Elles sont stimulées ou contraintes par l'une et l'autre. Et, dans une certaine mesure aussi, elles sont stimulées

ou contraintes par les journaux qui, à côté d'eux, sont prêts à les dénoncer ou tracent des routes nouvelles.

Un homme public qui a joué un rôle considérable disait un jour: « La presse indépendante, on ignore de combien d'œuvres et de mouvements bienfaisants elle a été l'inspiratrice ou l'aide; on ignore davantage encore ce qu'elle a empêché... Au fond, cette presse joue souvent le rôle de la police. L'utilité de la police, est-ce le nombre des arrestations qu'elle fait qui la mesure vraiment? N'est-ce pas plutôt le nombre incalculable des mauvais coups qu'empêche sa seule présence? »

Ainsi de la presse. Mais si la police disparaissait...

L'effort donc s'impose. Il peut prendre les formes les plus variées — si variées qu'il n'est vraiment personne qui ait le droit de s'en déclarer incapable.

On peut aider par la propagande, par l'abonnement, par l'encouragement donné aux services auxiliaires du journal; on peut aider par la collaboration, qui ajoutera à son attrait; on peut aider par le secours direct, en argent.

On peut même aider en ne démolissant pas systématiquement le journal ami (au lieu de travailler à le corriger et à le perfectionner), en lui tenant un aussi grand compte des quatre-vingt-dix pour cent de services qu'il rend au public que des dix pour cent de désagréments qu'il nous cause, en usant envers lui d'une partie de l'indulgence qu'on prodigue aux autres.

Qu'on me permette même, à propos de concours financier, une suggestion précise. Un journal condamné, comme le sont tous les journaux d'idées, à vivre dans des conditions très modestes, ne peut, en règle générale, engager que des dépenses qui ont chance de rapporter, et de rapporter assez tôt. Les campagnes les meilleures ne sont pas de celles-là. Pourquoi alors ceux qui jugent ces campagnes nécessaires ne prendraient-ils pas sur eux d'en solder directement le prix? On fait déjà cela pour les Universités, on y fonde une chaire de droit industriel, etc.

Pourquoi, dans le journal, que l'on a, avec une certaine justesse, qualifié d'université populaire, ne fonderait-on pas une chaire de telle ou telle matière, ne constituerait-on pas, en d'autres termes, un fonds qui permettrait de faire traiter d'un sujet utile (mais qui a peu de chance de rapporter), de faire faire des enquêtes au pays ou à l'étranger, etc. ? Il y aurait sans doute à régler les conditions d'une pareille fondation, de façon à assurer à la fois la bonne exécution du dessein et la juste liberté du journal, mais l'idée ne vaut-elle pas quelque chose ?

Pourquoi ne ferait-on pas des legs à un journal comme on en fait à d'autres œuvres ? Pourquoi ne s'assureraient-on pas à son bénéfice ? Pourquoi ceux qui le peuvent ne feraient-ils pas dans leur budget annuel une part aux œuvres de presse ?

Au fond, ne serait-ce pas que, d'une façon générale — car il faut tenir compte d'admirables exceptions — ne serait-ce pas qu'en matière de presse on n'est pas encore assez convaincu, que la conviction n'a pas encore atteint ces profondeurs d'où elle fait logiquement jaillir les actes ?

Les hommes qui servent des intérêts privés voient autrement clair dans ce domaine que la foule — pourtant avertie par ses chefs — de ceux qui prétendent servir l'intérêt général.

En tout cas, sous quelque forme qu'elle se produise, l'aide, et c'en est l'un des plus intéressants aspects, déterminera des résultats... géométriques. J'entends que toute aide permet naturellement de réaliser un progrès, mais que ce premier progrès de lui-même en fait naître ou en facilite d'autres, qui iront se multipliant, pour ainsi dire, indéfiniment.

On serait étonné, si l'on voulait s'y mettre, de l'effet que pourrait produire en faveur d'une presse saine, l'effort ordonné, méthodique, d'un certain nombre d'hommes de bonne volonté ; on ne le serait peut-être pas moins des résultats que pourraient tirer de ressources nouvelles les

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SIMON

journalistes à qui l'on permettrait enfin de réaliser quelques-uns de leurs rêves.

Car, s'il est évident qu'un journal de type supérieur sera toujours privé de certaines ressources, s'il est clair qu'il sera toujours un peu gêné dans son recrutement, il n'en est pas moins clair que nos journaux actuels, tout en restant fidèles à leur idéal — plus exactement: en tâchant de s'en rapprocher de plus en plus — pourraient s'améliorer dans des conditions très considérables, et par là atteindre des publics nouveaux, faire donc beaucoup plus de bien.

Oh! laissez-moi vous le dire: le grand tourment d'un journaliste de carrière c'est de voir avec une si cruelle netteté ce qu'il y aurait à faire, la facilité avec laquelle on le pourrait faire, les services qu'on pourrait rendre aux œuvres, les initiatives qu'on pourrait favoriser, l'élan qu'on pourrait donner aux mouvements heureux, et d'en être empêché par le simple manque de temps et de ressources...

Quand donc se décidera-t-on à mettre au service de la cité une presse forte, vigoureuse, solidement armée?

C'est pourtant une simple question de volonté, de méthode et de persévérance.



Nihil obstat:

Adélard DUGRÉ, S. J., censeur dioc.

Montréal, le 4 septembre 1930

Imprimatur:

† Em.-Alph. DESCHAMPS, V. G., Év. de Thennesis

Auxiliaire de Montréal

Montréal, le 8 septembre 1930

LIBRARY
JUL 12 1931